

- 5ème séance -

On a donc introduit un système (relation primitive, opérateurs, opérations) qu'on note :

$$\left[ \begin{array}{l} a \xrightarrow{p} b \\ ( ) r ( ) \end{array} \right.$$

et qui va permettre de calculer des énoncés.

Dans cette notation, l'élément  $\xrightarrow{p}$  n'a d'autre valeur que d'indiquer qu'on a affaire à une relation qui a un certain ordre; cette relation pourrait aussi bien se noter  $a \xrightarrow{p} b$ . C'est pour une question d'homogénéité dans la représentation métalinguistique que  $p$  a été introduit, mais il ne représente pas tel ou tel prédicat en surface.

La plupart du temps, suivant le travail qu'on veut faire, on peut considérer qu'on n'a pas à traiter ces problèmes de relation primitive de façon explicite parce que ce sont des problèmes qui vont de soi; mais dans la mesure où ici la démarche tente de faire ressortir la cohérence et la nécessité de la construction métalinguistique et doit essayer de mettre en évidence tout ce qui joue un rôle dans les opérations par la suite, on ne peut pas simplement poser qu'il y a une relation fondamentale sans chercher à savoir comment on va la représenter. D'autre part, suivant le travail qu'on veut faire, c'est une notion qui va soulever certains problèmes qui peuvent au contraire avoir beaucoup d'importance.

Par exemple, si on s'occupe de problèmes concernant l'agencement des énoncés, la façon de traiter une opération comme la passivation, on va être pris dans des problèmes tels que ceux qui ont été représentés par FILLMORE lorsqu'il a introduit en anglais des termes tels que "agent", "source", "experier", "cause", "goal", "object", "instrument" ... Et, bien

que la réflexion sur les cas ne date pas de 1965, puisqu'il y a eu auparavant HJELMSLEV, KURYLOWICZ... et ceux qui ont travaillé sur le latin et le grec. Les textes de FILLMORE ont présenté une évolution dans une pensée un peu rigide, mais les définitions proposées pour les termes sont à cheval sur une référence non contrôlée à l'extralinguistique (voir le développement de cette critique, plus loin). Si on veut pouvoir critiquer, dans les textes de FILLMORE, les emplois qui sont faits des termes, il est indispensable d'avoir réfléchi à quelques-uns des problèmes qui tournent autour des relations primitives, c'est-à-dire des relations intersujets (agent, agi...), les relations spatiales ou les opérations d'identification et de localisation jouent un rôle fondamental dans toute l'activité symbolique de construction, très tôt chez l'enfant.

Cette réflexion nous montre que cette terminologie n'est pas entièrement fondée et qu'on ne peut pas l'utiliser telle quelle si on veut tenir une démarche formalisante, c'est-à-dire un discours qui peut être contrôlé par autrui et où on n'a pas affaire à des allusions ou des remarques fondées sur une certaine conception qu'on se fait soi-même des phénomènes. De plus, les textes de FILLMORE ne sont pas satisfaisants parce que, d'une part, ils soulèvent les problèmes des termes tels que dans certains cas, on ne peut rien en dire, et d'autre part, ils donnent l'impression que par le biais de cette terminologie, on touche à quelque chose qui fait la fonction entre des définitions de type syntaxique et des définitions de type sémantique, alors qu'il n'y a pas de définitions au sens de donner des règles opératoires (et il ne peut pas y avoir d'autre sens, parce qu'on ne peut pas admettre des définitions de type: X veut dire Y), on a simplement affaire à des étiquettes qui recouvrent des domaines qui font tous référence de façon fort floue à l'extralinguistique: (traduction française in LANGAGE n°38 p.17)

"on trouve ici encore une liste de cas dont certains sont nouveaux: AGENT= instigateur de l'événement, CONTRE-AGENT= force ou résistance contre laquelle l'action est effectuée, OBJET= entité qui bouge ou change ou dont la position ou l'existence est en considération, RESULTAT= entité dont l'existence est créée par l'action, INSTRUMENT= stimulus ou

cause physique immédiate d'un événement, SOURCE= lieu à partir duquel quelque chose se déplace, BUT= lieu vers lequel quelque chose bouge, EXPERIENCER = entité qui reçoit ou accepte ou ressent ou subit l'effet d'une action (pré- cédemment appelé Datif)"...

Or, ces termes ne peuvent pas être considérés sur le même plan; des termes comme "agent" ou "instrument" font appel à une construction à partir d'éléments primitifs ou déjà construits. Si on prend un exemple comme *"le marteau a cassé la vitre"* ou *"il a cassé la vitre avec un marteau"*, on peut se demander ce qu'est "l'agent", qu'est-ce qui est "instrument", où y a-t-il intentionnalité, où y a-t-il non-intentionnalité... ?

En fait, il y a deux problèmes croisés:

- d'une part on ne peut pas escamoter le problème des notions, au sens où lorsqu'on emploie un terme comme "marteau", il y a de fortes chances pour que dans un énoncé il soit compris comme un instrument, on ne peut pas faire comme si on ne savait pas;
- d'autre part, on pourra toujours avoir:

*"le marteau a cassé la vitre par inadvertance"*.

On est alors amené à construire ce qu'on appelle "instrument"; cette construction s'articule sur deux vecteurs:

- "un instrumenteur", c'est-à-dire "un qui est avec", c'est-à-dire une relation de localisation;
- "un processus": lorsqu'il y a instrument, il y a nécessairement processus. Ce terme reste à définir, mais on pourra l'utiliser par ailleurs en lui donnant un statut véritable à l'intérieur d'une théorie aspectuelle. Dans l'exemple ci-dessus, il y a processus, ce qui suppose qu'un terme est envisagé (on a une borne fermée à droite) et il y a donc intentionnalité; ce vecteur s'articule donc à un autre vecteur appartenant au domaine des modalités.

Cette articulation au domaine des modalités est très nette comme on peut le voir, par exemple, dans certains titres de journaux: *"l'action de masse met en échec le gouvernement"* qui peut être soit la présentation d'un événement qui s'est déroulé, soit un slogan, c'est-à-dire qu'on a:

- soit: "il s'est produit que..." ou, "on a mis en échec... grâce à..."
- soit, une sorte de générique qui est que "chaque fois qu'il y a action de masse..." et cela peut être considéré comme une injonction, un encouragement, un slogan...

Ainsi, la construction de ces catégories que représentent "agent", "instrument" ... se fait par une série d'opérations qui consistent à attribuer un certain nombre de propriétés (qui ne sont pas des traits en plus ou en moins, mais qui s'expriment par des relations). Ces opérations sont toujours les mêmes et permettent de traiter les problèmes d'aspect, de modalité, de quantification... Et, c'est seulement au terme de la construction qu'on utilisera les étiquettes que sont "agent"...

Les propriétés liées aux opérations sont repérables à l'aide de certains critères comme par exemple, le fait d'avoir affaire à du non intentionnel entraîne l'impossibilité d'introduire des éléments comme "exprès", "inadvertance" (voir aussi l'exemple p.168), c'est-à-dire qu'on n'aura pas : *"le marteau a cassé la vitre exprès"* sauf bien entendu dans un conte; et, avec le conte on retrouve de nouveau le problème des relations primitives, c'est-à-dire qu'on attribuera directement un certain nombre de propriétés à l'intérieur d'une situation énonciative et à partir de là, les mêmes opérations seront mises en jeu.

Ces opérations sont les opérations fondamentales, en- suite, par le biais d'une combinatoire assez complexe et très souvent non prévisible, on aura selon les langues tel phénomène qui sera privilégié et pas tel autre.

On peut montrer de la même façon que "goal", "experiercer"... sont des termes qui ne peuvent pas fonctionner tels qu'ils sont présentés et que c'est glisser sur toute la problématique et ne rien résoudre que de s'en servir au départ comme de simples étiquettes.

Dans la démarche présentée ici, la terminologie a une fonction essentiellement technique et permet d'éviter les maladroites, les erreurs ou les confusions qui se glissent dans les discours. Lorsque je parle de source et de but, ce sont des termes qui ne présentent aucune connotation ni aucun finalisme. Ils ont été empruntés aux mathématiques, à la Théorie des Catégories (cf. MACLANE, ARBIB & MANES) et sont de toute façon

contrôlés dans leur emploi déplacé par des mathématiciens ou des logiciens (cf. DESCLES).

Source et but déterminent une relation primitive et par là un ordre (il n'y a pas de meilleur terme pour l'instant).

Ordre n'est pas pris au sens d'ordre partiel ou ordre total, mais au sens où lorsqu'il y a "un mangeur" et "un mangé", il y a un ordre entre les deux termes de façon à ce qu'ensuite lorsqu'on fabrique du texte, pour des raisons constatées et confirmées par des spécialistes de psychologie, de linguistique... on prend d'ordinaire pour terme de départ de la relation prédicative "Le mangeur" et non pas "le mangé"; c'est-à-dire qu'on construit une relation fondamentale où coïncident:

- la source de la relation primitive;
- le terme de départ de la relation prédicative;
- le terme constitutif de la relation énonciative;
- le terme construit que représente "agent", c'est-à-dire ici "mangeur"

et on aura: "Jean mange quelque chose".

C'est parce qu'on peut poser une relation primitive entre les notions (relation qui est fondamentale dans la notion de transformation) qu'on peut avoir ensuite un certain nombre d'opérations concernant l'orientation et le positionnement (position relative des termes en surface dans la chaîne).

On voit très bien ce phénomène à la période où, chez les enfants, à propos de "papa" et à propos de "chemise" (cf.E. CABREJO PARRA), on constate de façon indifférenciée l'apparition d'énoncés tels que "chemise - papa" ou "papa - chemise"; et, donc, si ne se posait pas à un moment une relation de type localisateur - localisé, on ne pourrait pas poser le problème du positionnement.

Par cette relation primitive entre des notions, on va pouvoir ainsi poser et éventuellement résoudre certains problèmes de syntaxe, qu'on ne peut même pas poser si on ne fait pas allusion à ces systèmes de représentations que sont les notions et en particulier à ces propriétés physico-culturelles qui sont organisées autour des unités lexicales.

Par exemple, en ce qui concerne le passif, on va pouvoir d'un côté poser de façon pertinente la relation entre l'actif et le passif (ce qu'on appelle ainsi) puisqu'il ressort des observations, que dans les langues, il y a de multiples combinaisons possibles; d'un autre côté, toujours à partir des observations, on s'aperçoit que dans certaines langues, à côté du problème de l'orientation, le problème du domaine qualifié (ou qualification) entre en ligne de compte. C'est-à-dire qu'en général un terme est perçu ou posé comme:

- favorable (ou positif, ou mélioratif, ou bénéfique)
- défavorable (ou négatif, ou péjoratif, ou maléfique)
- neutre.

Par exemple, "tomber" est en général (d'après les sondages) interprété comme défavorable puisque lié à la notion d'accident, de jambe cassée... A un niveau élémentaire, c'est un peu ce qui se passait en latin où, pour dire "se produire", il y avait soit "venit", soit "contingit", soit "accidit" suivant que c'était neutre, positif ou négatif. Ainsi, on aura des langues où non seulement on aura la possibilité d'orienter, avec ce que cela entraîne de contraintes automatiques, mais on aura aussi des contraintes suivant le domaine qualifié auquel on a affaire.

En vietnamien, il y a différents opérateurs de passivation suivant qu'elle est conçue comme:

- neutre: *"le livre est lu par l'élève"*
- au profit de: *"mon billet m'a été acheté par..."*
- au détriment de: *"son portefeuille lui a été volé"*.

En japonais, il y a possibilité de passiver aussi des dits intransitifs lorsqu'il s'agit d'événements qui se font au détriment de quelqu'un; c'est le passif d'adversité:

*"j'ai été tombé de la pluie dessus"*  
*"we had three patients die on us"*.

En thaï, on ne peut passiver que lorsque c'est au détriment de quelqu'un; il n'existe donc que des passifs d'adversité; voir à ce propos D. FILBEDK "The passive in thaï"; la contrainte fait qu'on n'a que des exemples comme :

*"l'enfant a été mordu" - "la maison a été brûlée"...*

et on ne trouvera jamais: *"l'enfant a été consolé par le maître"*  
 mais obligatoirement: *"le maître a consolé l'enfant"*.

Ainsi, de langue à langue, on va avoir affaire à des phénomènes dont on ne peut pas dire qu'ils sont entièrement disjoints, et il faudra alors construire un modèle général de telle manière qu'on ait ensuite des contraintes elles-mêmes générales mais qui vont jouer de façon variable selon les langues; à ce moment-là, les contraintes sur le domaine qualifié vont être propres à une culture donnée; mais on est obligé de concevoir que dans toute notion, il y a un certain nombre de propriétés qui sont des propriétés prévisibles et qui peuvent être considérées comme stables.

C'est pour les mêmes raisons, c'est-à-dire rechercher les propriétés stables par rapport à des phénomènes observables que je dis dans "modèle logique et niveaux d'analyse linguistique" qu'on n'opposera pas:

*"les agents immobiliers, qui sont malhonnêtes, sont riches"* à

*"les agents immobiliers qui sont malhonnêtes sont riches"*

dont on dit qu'avec une pause ou une virgule, on a dans le premier exemple, une relative appositive ou descriptive et dans le second cas une relative appositive ou déterminative; or, la première phrase n'existe pas hors contexte comme énoncé attestable au sens de immédiatement produit et reconnu, du moins par les locuteurs que j'ai consultés, sauf s'il s'agit d'un de manuel, puisque là on peut trouver des phrases parfaitement inattestables; une seule personne a accepté la relative appositive en ajoutant que ça n'était pas pour des raisons grammaticales, mais parce que pour elle, par expérience et par idéologie, tous les agents immobiliers sont malhonnêtes. En réalité, ce que l'on a par les notions en jeu ici, c'est: "les agents immobiliers qui sont des gens malhonnêtes...", "les agents immobiliers qui, on le sait, sont malhonnêtes..." où l'on introduit une référence à l'énonciateur, en particulier par le biais d'un terme de jugement comme "on le sait". Et, on pourra opposer:

*"les agents immobiliers, parce qu'ils sont malhonnêtes, sont riches"* à

*"les agents immobiliers, quand il sont malhonnêtes, sont riches"*

et, en fait, c'est par le biais de "parce que" et de "quand" qu'on a d'un côté:

- un renvoi à toute la classe des agents immobiliers, et, d'un autre côté:
- un renvoi à une sous-classe, c'est-à-dire ceux qui sont malhonnêtes par rapport à ceux qui ne le sont pas.

Dans ce cas, on peut dire que c'est un problème de présupposé si l'on prend la précaution de préciser très rigoureusement ce qu'on entend par là, et à ce moment on aboutit forcément à une réflexion sur les notions, les relations primitives... c'est-à-dire qu'on aura dégagé certaines propriétés telles qu'elles peuvent entrer dans des relations et par là donner quelque chose qu'on pourra appeler du préconstruit, c'est-à-dire dans ce cas:

*"les agents immobiliers sont malhonnêtes"* ou

*"certains agents immobiliers sont malhonnêtes"* c'est-à-dire *"il y a parmi les agents immobiliers, des agents immobiliers qui sont malhonnêtes"* et, ensuite, on fabrique les relatives; mais ce préconstruit va faire partie du texte ou du métatexte avec lequel on va opérer.

Le terme de présupposition a un statut extrêmement ambigu et cela donne parfois une série de discours successifs qui s'assimilent à une activité de Belles Lettres où chacun dit ce qu'il a envie de dire sans se préoccuper de parler de façon à être contrôlé par autrui. En disant présupposé, en général, on renvoie :

- soit à des propriétés physico-culturelles (allusion à l'expérience qu'on a de l'univers), c'est-à-dire que si l'on dit *"l'argile se casse"* on le dit en sachant qu'elle est sèche puisqu'elle ne peut se casser que sèche ;
- soit à des problèmes de catégories; c'est-à-dire que si l'on dit: *"je suis en train d'écrire"*, on dit aussi: *"je n'ai pas encore fini d'écrire"*; ou encore, portant sur la catégorie de la quantification, si l'on dit: *"c'est Jean qui a fait ça"* cela veut dire qu'il pouvait y avoir plusieurs personnes et qu'on a dit que "c'est Jean".



Devant cette multiplicité hétérogène, il faut se donner pour règle de n'utiliser pour le raisonnement que du texte auquel on a assigné un statut théorique; et ce texte ne vaudra en tant que représentation métalinguistique que si l'on tient compte de toute cette organisation qui tourne autour de relation primitive, notion... Il faudra aussi pouvoir argumenter le discours de telle sorte qu'on puisse délimiter un certain nombre de problèmes qu'on pourra maîtriser ou mener sur le plan théorique et technique.

De cette façon, on sera amené, d'une part à poser tel ou tel problème comme premier, c'est-à-dire auquel il faut nécessairement une solution pour pouvoir continuer; d'autre part à voir comment dans, par exemple: "*c'est Jean qui a fait cela*", on va pouvoir construire, à partir de l'organisation même de l'énoncé, d'une part qu'il y a identification entre "le quelqu'un qui a fait cela" et "Jean" et, d'autre part, comment cet agencement entraîne qu'il y a nécessairement plusieurs possibles.

C'est là que se trouve le problème linguistique de la présupposition.

De la même façon, si on dit: "*le livre de Pierre*", le problème intéressant n'est pas de dire que cela présuppose "Pierre a un livre" qui n'est pas faux, mais qui est de la glose, mais c'est de se forcer à écrire: "un livre est à Pierre" qui a le statut d'une relation de localisation, c'est-à-dire:

livre  $\underline{\epsilon}_{loc}$  Pierre

- $\underline{\epsilon}_{loc}$  étant opérateur de localisation;
- "Pierre" étant localisateur dans la mesure où c'est un animé, humain, nom propre, donc déterminé, alors que
- "livre" appartient à une classe et il y aura nécessairement une opération de quantification qui sera différente de ce qui se passe pour un nom propre.

A partir de là, on introduit, non pas de façon ad hoc mais d'une façon générale, une contrainte qui fait qu'on pourra avoir: "*un livre est de Pierre*", puis on aura: "*le livre de Pierre*" et cet énoncé sera possible parce qu'on aura été obligé de préconstruire "un livre est localisé par rapport à Pierre" et d'avoir

une relation anaphorique obligatoire; cette relation, c'est l'opération de fléchage qui consiste en une identification anaphorique qu'on retrouve dans bien d'autres cas.

De la même manière, "*John's book*" sera interprété comme: "the - book - of - John" et on va pouvoir montrer que "John's" fonctionne comme produit d'une relation anaphorique.

La seule manière de se tirer d'affaire dans cette construction, est de travailler sur des représentations métalinguistiques car sinon on reste au niveau de la spéculation même si elle est fondée ou intuitivement correcte.

En règle générale, lorsque les gens travaillent sur la présupposition, c'est presque toujours sur leur langue première et la plupart du temps sur de l'anglais ou du français; dès qu'on travaille sur plusieurs langues, ces problèmes deviennent évidents.

La présupposition a un statut qui ressort à la fois de la philosophie du langage et d'un enchevêtrement avec des problèmes qui concernent la linguistique, et toute une partie de l'activité de recherche du linguiste doit consister à désenchevêtrer sans réduire. Le préconstruit a un statut dans la construction du linguiste - c'est du métatexte.

Lorsqu'on fait l'histoire d'un texte simplement avec des indicateurs syntagmatiques, on oscille entre deux attitudes, d'une part travailler sur les arbres étiquetés de telle manière qu'ils peuvent fonctionner comme une mécanique, ou travailler sur ces arbres de telle manière qu'à un moment on doit prendre des décisions ce qu'on fait le moins possible! Par exemple, en ce qui concerne "le" dans: "*le livre de Jean*" la plupart du temps, on met directement det qu'on pose comme allant de soi sans dire d'où il vient.

Il faut, finalement, aller au-delà d'un simple étiquetage, c'est-à-dire fonder un certain nombre d'opérations, telles que détermination, quantification... et montrer comment elles sont liées et par là, n'avoir cet étiquetage (det, art.déf...) qu'en fin de parcours, c'est-à-dire en positionnement.

Ainsi, on dira par exemple que, en français, dans le cas de *"le livre de Jean"*, le produit de l'ensemble des opérations effectuées sera représenté ici par l'article défini, mais ce ne sera pas toujours le cas. Cela permettra aussi de comprendre certains problèmes assez complexes comme par exemple le fait que dans:

*"un bouquet, ça fait plaisir"*

on a une quantification avec l'article indéfini à valeur hypothétique, c'est-à-dire qu'on a :

(1) "soit un bouquet" ou "donnons-nous un bouquet" ou "posons qu'il y a un bouquet" qui est une opération que l'on peut représenter; et on a:

(2) "alors ça fait plaisir".

De même, avec l'énoncé: *"Un bout de ficelle, c'est toujours utile"*

on a: "soit un bout de ficelle" et cela veut dire "ce bout de ficelle"

et on a d'un côté un énoncé qui est en relation avec une situation singulière qui est celle où on dit: "un bout de ficelle, c'est toujours utile", c'est-à-dire, ce qui se représentera par: "ce bout de ficelle - est toujours utile",

et, d'un autre côté, en disant cela, on renvoie à une classe d'énoncés, et par là à une classe d'événements, et c'est pour cela qu'on a aussi:

*"un bout de ficelle, c'est toujours utile"*

qui se représente aussi par: "si on a un bout de ficelle" ou "quand on a un bout de ficelle" - "ça se révèle utile".

Si on regarde HARRIS dans ses dernières versions, il est finalement amené à construire un certain nombre de catégories (aspect,...) et à produire des méta-prédicats du genre "commencer à...", c'est-à-dire qu'il y a un moment où il utilise de la langue usuelle pour des représentations métalinguistiques. Mais, il y a alors, en utilisant telle ou telle langue usuelle (français, anglais,...), le danger d'introduire un certain nombre de connotations qui vont être des charges parasites du point de vue sémantique.

On est donc amené à construire un système de représentation formel, non pas au sens où il est désengagé comme dans un système formel mathématique, mais au sens où il va fonctionner de la même façon pour tout le monde, sinon, on pourra postuler qu'il est mal constitué. Le problème, c'est d'avoir affaire à quelque chose qui soit "transportable".

C'est aussi au niveau des relations primitives et des notions que vont entrer des éléments idéologiques, puis- que c'est à ce niveau-là que, suivant les formes qui sont en jeu dans les agencements, vont s'effectuer les glissements.

Pour une partie seulement des problèmes de fonctionnement des langues, on pourrait poser qu'il y a dans les langues une sorte de système fermé complètement autonome par rapport au monde des collectivités dans lequel il se trouve; par exemple, si on dit, d'un côté:

*"la situation s'améliore" ou "la situation se détériore"*

on dit, d'un autre côté: *"la situation empire"*

c'est-à-dire que, en français, on ne dira pas: "ça s'empire"

et ce qu'on va pouvoir montrer, c'est qu'en français, lorsqu'il y a le réfléchi, on va utiliser "être" pour dire:

*"la situation s'est détériorée"*

tandis que lorsqu'il n'y a pas de réfléchi, on va utiliser "avoir":

*"la situation a empiré".*

Là, on ne peut pas dire que la présence ou l'absence de "se" a un rapport quelconque avec l'idéologie. Mais, par contre, il y a des phénomènes sur lesquels on va pouvoir jouer, suivant ce que permettent les formes, par exemple avec l'aspect, l'introduction d'une valeur symbolique sur du texte psychotique:

*"Vous êtes divorcé"*

qui est repris par: *"j'ai divorcé"*

mais, cela ne sera jamais symétrique. C'est de cette façon-là que sont créés une partie des néologismes des schizophrènes.

C'est bien au niveau des notions que se passent ces phénomènes; mais, en général, les gens qui ont recours à ces considérations sur les notions et les relations primitives sont souvent ceux qui construisent des modèles dans le domaine de l'intelligence artificielle et qui fabriquent un univers de discours de type métaphysique sur la conception qu'ils se font du monde, et cela revient très souvent à faire de la sémantique générale. C'est effectivement là le point où apparaît l'idéologie.

Mais, si on reconnaît en français "empirer" comme correct et "s'empirer" comme non correcte et cela à travers les phénomènes qu'on rencontre, ce n'est pas pour sanctionner une "faute de français" chez ceux qui diraient "s'empirer", c'est en linguistique, pour pouvoir prendre en compte le fait que à côté de "ça empire", on n'a pas "ça s'empire" et, à côté de "ça s'améliore" on n'a pas "ça améliore" et pour en tirer les conséquences quant à l'organisation du système aspectuel en français, du système réfléchi en français...

En ce qui concerne le parler français, le dispositif construit dans le cadre d'une théorie de l'énonciation consiste à mettre en évidence que la linguistique s'occupe de traiter les phénomènes rencontrés sans poser de barrière aux différentes articulations que sont l'écrit d'un côté, l'oral de l'autre, le beau langage, le langage vulgaire... (voir "A propos des énoncés exclamatifs"). Il reste que, et on peut le regretter, il n'existe pas de pratique de langage sans norme, et si le linguiste a un rôle à jouer dans la vie communautaire, ce n'est pas de s'imaginer qu'il n'y a pas de norme dans la pratique de langage, mais de faire que cette norme soit ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire une marge de tolérance, et qu'elle ne coïncide par miraculeusement avec des répartitions de type culturel et économique; mais, on ne peut pas s'imaginer non plus qu'on peut parler le français que l'on veut au moment où on le veut sans que cela prêle à conséquence; il faut donc tenir compte à la fois de ce fait et de la très grande variété des parlers.